

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et j's meurs quand'il le faut!*

VOL. 5. QUEBEC 21 SEPTEMBRE, 1844. No. 34.

## Mélanges Littéraires.

### UN INTERIEUR DE DILIGENCE.

NOUVELLE.

II

Suite.

La diligence continuait à avancer péniblement par des routes ravinées. Quoique humide, l'air était froid, et la nuit n'avait aucune étoile. Ranimé par le repas que la prévoyance gastronomique de Barua lui avait permis de faire, Lepré avait repris toute sa loquacité, et, bien que ses compagnons de route eussent depuis longtemps cessé de lui répondre, il continuait à parler seul sans s'inquiéter de savoir s'il était écouté.

Ce bruit de paroles, la lenteur de la marche, l'obscurité, le froid, avaient fini par causer à tous les voyageurs un malaise impatient qui s'exprimait à chaque instant par des bâillements, des tressaillements ou des plaintes étouffées. Darvon surtout semblait en proie à une irritation nerveuse, qui s'augmentait d'instant en instant. Il avait déjà ouvert et refermé dix fois le store de la portière, appuyé sa tête à droite, à gauche, en arrière, placé ses jambes dans toutes les attitudes que lui permettait l'étroit espace dont il pouvait disposer; enfin, au point du jour, il se trouva à bout de patience.

— Je donnerais dix des jours qui me restent à vivre pour être au terme de ce voyage! s'écria-t-il.

— Nous voici à Anse, observa Grugel.

— C'est ma foi vrai, dit Lepré, qui s'était assoupi un instant. Hô! le conducteur; combien de temps restez-vous ici?

— Cinq minutes, monsieur.

— Ouvrez la portière; je puis aller dire un petit bonjour au maître de poste.

On ouvrit, et Barua descendit avec Lepré pour renouveler ses provisions. Presque au même instant le buraliste s'approcha en demandant s'il y avait des places.

— Une seule, répondit Grugel.

— Comment ! s'écria mademoiselle de Locherais, qui venait de se réveiller en sursaut, monsieur voudrait-il par hasard faire monter quelqu'un ici ?

— Un voyageur pour Lyon.

— Mais c'est impossible, reprit la vieille fille ; nous sommes déjà assez affreusement gênés, monsieur ; vos voitures sont trop petites ; je me plaindrai à l'administration.

— Ah ! voici sans doute notre nouveau compagnon, observa Grugel, qui regardait par la portière. Monsieur Lepré s'en est déjà emparé.

— C'est un militaire ! s'écria mademoiselle de Locherais.

— Un sous-officier de chasseurs.

— Ah Dieu ! Et il va venir ici ! Mais comment n'oblige-t-on pas les soldats à voyager à pied ?

— Par un temps pareil ce serait chose rude et fatigante, mademoiselle.

— N'est-ce donc pas leur métier ? Ces gens-là ne se fatiguent jamais. Ces voitures publiques sont horribles ; elles vous exposent à des voisinages odieux... sans compter que toutes vos habitudes sont dérangées ! Je suis sûre que j'en serai malade ; n'avoir rien de chaud, passer la nuit sans dormir, être pressée, étouffée !... Je ne comprends pas qu'un de ces messieurs ne monte pas sur l'impériale.

— Malgré le brouillard ?

— Qu'importe, pour des hommes !

— Mademoiselle serait en effet moins gênée, observa ironiquement Darvon, et c'est une proposition qu'elle pourra faire à notre nouveau compagnon.

— Moi ! parler à un soldat ! dit fièrement mademoiselle Athénaïse ; je préfère souffrir, monsieur !

— Le voici interrompit Jacques.

Le sous-officier venait, en effet de paraître devant la portière, suivi du buraliste avec lequel il se querellait. C'était un jeune homme à la tournure leste, mais dont le parler fanfaron et les manières soldatesques choquèrent Darvon au premier aspect. Il se plaignait du retard de la voiture qu'il attendait depuis la veille, et maltraitait de paroles le commis des messageries, dont les réponses étaient timides et embarrassées. Enfin le conducteur lui ayant déclaré qu'on allait partir, il s'approcha de la portière et regarda dans l'intérieur.

— Magnifique réunion, murmura-t-il, après avoir promené sur les voyageurs un regard impertinent ; si le coupé et la rotonde sont aussi bien garnis... Ha ça ! conducteur, vous n'avez donc pas de femmes ?

— Insolent ! balbutia mademoiselle Athénaïse de Locherais.

— Au reste, reprit le soldat, en campagne on ne doit pas y regarder de si près.

— Et il monta.

Contran se pencha vers Grugel :

— Voici qui complète notre collection de ridicules, dit-il tout bas.

— Prenez garde qu'il ne vous entende, observa Jacques.

Darvon fit un mouvement d'épaule.

Les fanfaron m'ont toujours inspiré plus de dégoût que de crainte, dit-il, et celui-ci aurait besoin d'une leçon de politesse.

Cependant Barvau était rentré sans Lepré. Après avoir envoyé chercher ce dernier à l'auberge, et l'avoir attendu quelques moments, la voiture partit sans lui, à la grande joie de mademoiselle de Locherais qui espérait être plus à l'aise. Mais cette joie fut de courte durée ; car le sous-officier, qui s'était d'abord placé sur l'autre banquette, vint s'asseoir à côté d'elle. La vieille fille mécontente se rangea brusquement et rabattit son voile. Le jeune militaire se tourna vers elle :

— Tiens ! dit-il d'un ton moqueur, madame a peur qu'on la regarde, à ce qu'il paraît ?

— Peut-être, monsieur, dit Athénaïse sèchement.

— Je comprends sa raison, reprit le sous-officier ; mais elle peut être calme, je me priverai de ce plaisir.

Et comme il vit le mouvement d'indignation de Locherais — Ce que j'en dis, continua-t-il, est dans l'intérêt de sa santé ; et pour lui permettre de respirer, à visage découvert, d'autant qu'on manque d'air dans cette boîte ; il faudrait baisser la glace.

— Je m'y oppose, reprit vivement mademoiselle de Locherais ; mon médecin m'a défendu de m'exposer au vent du matin.

— Et moi le mien m'a défendu d'étouffer, répliqua le jeune homme qui caヴァンça la main pour ouvrir le chassis.

Mais la vieille fille s'écria que la fenêtre était de son côté ; qu'elle avait droit de la tenir fermée, et elle en appela aux autres voyageurs.

Quelque peu disposé que fût Darvon en faveur de mademoiselle de Locherais ; il crut devoir prendre sa défense en cette occasion, et il en résulta entre lui et le chasseur, une discussion qui se fût envenimée, si Grugel n'eût cédé au jeune militaire sa place près de l'autre fenêtre.

Le sous-officier l'accepta de mauvaise grâce, et en conservant une sourde irritation contre Gontran.

Or le lecteur a déjà pu s'apercevoir que les qualités dominantes de ce dernier n'étaient ni la résignation, ni la patience. Les contrariétés du voyage avaient d'ailleurs exalté son irascibilité malade, aussi le dissentement qui avait déjà éclaté entre lui et le chasseur se renouvela-t-il plusieurs fois avec une aigreur croissante jusqu'à ce qu'une dernière occasion le fit dégénérer en querelle.

Plusieurs menus bagages avaient été placés par Darvon dans le filet suspendu au plafond de la diligence ; le sous-officier prétendit qu'il en était gêné et exigea leur déplacement. Gontran refusa.

— Vous êtes décidé à les laisser ? s'écria le soldat, après une discussion dans laquelle il s'était animé insensiblement.

— Décidé ! répondit Darvon.

— Eh bien ! je m'en débarrasserai par la portière, reprit le jeune homme en étendant la main vers le filet.

Gontran saisit cette main.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur, dit-il d'une voix altérée ; depuis que vous êtes ici vous avez tout essayé successivement pour me faire perdre patience ; dès votre entrée vous vous êtes posé comme ayant le privilège de l'insulte et de la tyrannie ; mais sachez bien que je ne suis point homme à vous le reconnaître.

— Est-ce que c'est une menace, par hasard ? demanda le soldat en jetant sur Gontran un regard dédaigneux.

— Nullement, interrompit Grugel, inquiet de la marche que prenait la discussion ; mon cousin vous fait seulement observer.

— Je n'accepte point d'observations des pékins, interrompit le militaire.

— Et les pékins n'acceptent point vos insolences, répliqua Gontran.

A ce mot d'insolence le sous-officier tressaillit ; une rougeur rapide traversa ses traits.

— Où vous arrêtez-vous, monsieur ? demanda-t-il à Darvon d'une voix que la colère fait trembler.

— A Lyon, répondit celui-ci.

— En bien ! nous achèverons là de nous expliquer.

— Soit.

Jacques effrayé voulut s'entremettre ; mais son cousin et le chasseur l'interrompirent en même temps, et répétèrent que l'on terminerait cette affaire à Lyon.

Au même instant de grands cris se firent entendre ; et la diligence fut rejointe par un char-à-banc couvert de boue. Mademoiselle de Locherais mit la tête à la portière, et s'écria :

Ah mon Dieu ! quel malheur ! c'est monsieur Pierre Lepré qui nous a ret

rappés ; nous allons être au complet.

Dès qu'il eut atteint la voiture publique, le commissionnaire de marchandises coloniales sauta du char-à-banc, et se présenta à la portière que le conducteur venait d'ouvrir.

— Ah ! vous partez ainsi sans attendre les voyageurs ! s'écria-t-il furieux.

— Je vous ai prévenu trois fois, objecta le conducteur.

— On prévient six fois, monsieur ; on prévient douze fois : vous êtes donc bien avaro de vos paroles ? Qu'est-ce que cela coûte de parler ? Je ne pouvais pas quitter le maître de poste, peut-être, pendant qu'il m'expliquait le malheur arrivé à la diligence d'hier ; car vous ne savez pas, messieurs, que la diligence qui précédait celle-ci a été noyée.

— Noyée ! répétèrent toutes les voix.

— C'est bon, interrompit le conducteur ; mais montez.

— Du tout, ce n'est point bon, reprit Pierre Lepré ; tout le monde est dans la consternation.

— Je vous en prie, montez tout de suite.

— Et que vont penser nos familles quand elles apprendront ce désastre ?

— Vite donc !

— Encore, mais je obtenir des détails quand on est venu m'avertir que vous étiez partis sans moi.

— Et nous allions faire encore autant, dit le conducteur impatient.

— Par exemple ! s'écria Lepré qui se hâta de monter ; j'en ai assez de ce char-à-banc ; me voilà, conducteur, enlevez !

On accabla le commissionnaire en épicerie de questions, et il raconta tout ce qu'il avait appris ; puis, s'interrompant selon son habitude, en reconnaissant le jeune sous-officier, il s'écria ;

— Ah ! c'est monsieur que j'ai eu l'honneur de voir à Anse.

— Moi-même, répondit le chasseur.

— Enchanté de vous retrouver, dit Lepré. Tel que vous me voyez, je suis l'ami né de tous les militaires ; j'aurais même servi si on ne m'avait pas trouvé un remplaçant.

Il fut interrompu par mademoiselle A. hénaisé qui venait de s'apercevoir qu'il était tout mouillé.

— C'est cette damnée brume, dit-il en s'essuyant avec son mouchoir.

— Mais on ne monte pas en voiture dans un pareil état, reprit mademoiselle de Locherais d'un air mecontent ; quand on a commencé à recevoir le brouillard, on reste dehors.

— Pour se sécher ? demanda Lepré en riant ; grand merci ! j'en avais assez ; puis mou cocher était ivre ; il a failli conduire son char-à-banc dans la Saône.

— Ah ! diable.

— C'eût été à ajouter à la diligence d'hier ; à moins pourtant qu'il ne se fût trouvé là quelque braves pour nous pêcher ! Ça s'est vu, après tout. Il y a trois ans, lors de la grande inondation, un ouvrier a sauvé seul cinq personnes qui se noyaient dans une voiture près de la Guillotière.

— Nous le savons d'autant mieux, dit Grugel que mon cousin y avait son meilleur ami.

— Vrai ! demanda le chasseur.

— Et il ne dut son salut qu'au dévouement de ce jeune homme.

— Oh ! tous les détails de cette action sont sublimes, reprit Darvon avec élan ; le cheval effrayé avait emporté la voiture au plus fort du courant ; tout le monde regardait du rivage sans oser porter secours ; il n'y avait plus d'espoir pour

es cinq personnes qui se trouvaient dans sa calèche.

— Nous le savons d'autant mieux, dit Grugel que mon cousin y avait son meilleur ami.

— Vrai ! demanda le chasseur.

— Et il ne dut son salut qu'au dévouement de ce jeune homme.

— Oh ! tous les détails de cette action sont sublimes, reprit Darvon avec élan ; le cheval effrayé avait emporté la voiture au plus fort du courant ; tout le monde regardait du rivage sans oser porter secours ; il n'y avait plus d'espoir pour

es cinq personnes qui se trouvaient dans sa calèche.

— Nous le savons d'autant mieux, dit Grugel que mon cousin y avait son meilleur ami.

— Vrai ! demanda le chasseur.

— Et il ne dut son salut qu'au dévouement de ce jeune homme.

— Oh ! tous les détails de cette action sont sublimes, reprit Darvon avec élan ; le cheval effrayé avait emporté la voiture au plus fort du courant ; tout le monde regardait du rivage sans oser porter secours ; il n'y avait plus d'espoir pour

La fin au prochain numéro.

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 21 SEPTEMBRE, 1844.

## Nouvelle Crise de la Crise.

## C'EST FARCEUR!

*Les gens de Drummond*. — Votre Excellence a bien fait d'arrêter, à temps les ex-ministres ; ce sont des rebelles qui nous menaient tout droit à la séparation.

*Son Excellence*. — Je, vous remercie sincèrement. En effet j'ai arrêté, à temps les ministres ; ce sont des rebelles qui nous menaient tout droit à la séparation.

*Messieurs Morin & Lafontaine*. — Ah ça ! dites donc, Mr. Daly, le gouverneur nous insulte ; il nous traite de rebelles. Nous nous glorifions de ce titre, il y a quelques cinq ou six ans, apprenez, qu'aujourd'hui nous ne sommes pas des rebelles, mais des ex-ministres. Allez vous faire la laire.

*Mr. Daly*. — Eh non ! Eh non ! messieurs calmez vous, vous n'êtes point des rebelles, vous êtes d'honorables ex-ministres ; restez ainsi. Son Excellence n'a jamais dit ça ; vous n'avez pas compris son Excellence.

*Son Excellence*. — Ah ça dites donc, Higginson, il paraît que vous m'avez fait dire des choses désagréables à ces pauvres ministres. Voilà qui n'est pas bien.

*Higginson*. — Eh non, votre Excellence, ces gens-là n'ont pas compris votre excellence !

*Son Excellence*. — Ah c'est donc cela ! Allons tant mieux, car je ne voudrais pas leur faire de la peine ; j'ai trop de bonnes intentions envers ces braves canadiens. A propos, envoyez vingt louis à une église catholique.

*L'Aurore*, trompette en bouche. — Vous le voyez bien, son Excellence a d'excellentes intentions. Canadiens, chers compatriotes, vous êtes des ingrats ! (bas à part) Ces pendeurs-là seront tant des pieds et des mains qu'ils seront partir son Excellence avant qu'elle ait songé à me récompenser !

*Mr. Viger*. — O mon pays ! hui !

*Le Pays*, se crachant dans les mains. — Il est tems que ça finisse.

C'est le bonheur que je vous souhaite, etc. etc.

Le Canada ne veut point perdre sa réputation bien-acquise de singularité ; l'étranger nous a fait une affreuse grimace depuis la fin du printemps commence, à nous sourire tout-à-fait au moment de nous quitter. A l'instar des grands journaux, nous apprendrons, à ceux de nos lecteurs qui ne s'en sont pas aperçus qu'il a fait très-chaud aujourd'hui. La seule nouvelle qui suive celle-là et qui lui ressemble un peu c'est que le ministère qui aurait dû être formé il y a dix mois n'est pas encore complètement complet et que le gouverneur n'en est pas plus avancé pour tout cela. Mr. Viger continue à présider la statu-quo ; Mr. Barthe à faire l'*Aurore* et à refaire le pays ; Mr. Daly à ne rien faire, le Gouverneur à faire des bonnes actions privées et de mauvais actes publics, la reine à faire des princesses ; mais où diable chevaue-t-elle notre cerveau ? de l'*Aurore* à la reine ! c'est radoter presque autant que le vénérable.

*Luttes de Pompes*. — Québec, depuis quelques jours s'est jeté avec fureur à la pompe-à-feu, signe que notre ville fait de braves efforts pour ne pas tomber dans

eau et il paraît qu'elle y réussit; car, selon toutes les apparences, maîtres Jonathan & John Bull viennent se faire débarbouiller ici de la belle façon; comme c'est chose nouvelle dans les annales de la vanterie de ces deux nations, qui, pour n'être pas gascones, n'en sont pas moins britanniques, que d'avoir à enregistrer des défaites, on ne peut pas s'attendre tout à fait à de la bonne humeur de la part des battus: marchand qui perd ne peut rire: nersonne ne l'exige. D'après divers on-dit, il paraît qu'au milieu du déluge d'eau qui s'est lancé récemment dans les airs le caractère d'un certain officier de notre corporation ne s'est pas lavé blanc comme neige. N'importe; la grande question de l'industrie indigène est réglée; il ne se trouvera plus, nous l'espérons, un conseiller avec le front assez haut, quelque bête qu'il soit, pour proposer de recourir à l'étranger pour nous fournir ce qu'on peut avoir ici meilleur et à meilleur marché. Si avec tous ses essais Mr. Lemoine a réussi à pomper hors du cerveau de quelques uns de nos édiles cette idée crochue, il n'aura pas perdu son temps et tout le monde lui en saura gré.

Maintenant toute risée mise à part, la lutte d'hier a prouvé à tout le monde que les pompes de Mr. Lemoine sont les meilleures de ce continent mais que la pompe anglaise les rivalise de près. Les juges d'hier se sont accordés à déclarer que d'après les termes ambigus des conditions du pari, il était impossible de décider laquelle avait droit au prix et qu'ils conseillent de décider le différend sous 5 jours par une lutte horizontale. La pompe anglaise ayant cassé ses soupapes il était devenu impossible de continuer sur le champ. Le haut du mât, que les deux pompes ont dépassé est à 158 pieds du sol, c'est-à-dire représente une maison de près de 16 étages!

Comme on peut le voir aux annonces l'aimable et intéressant trio d'artistes que nous avons signalé déjà à nos lecteurs est arrivé à Québec et paraîtra pour la première fois devant les dilettanti de notre ville Lundi prochain. En attendant que nous ayons eu l'occasion d'apprécier par nous-même les talents distingués de ces virtuoses nous reproduisons plus loin quelques articles de journaux afin de mieux démontrer aux amateurs de la bonne musique et à notre Société Canadienne l'intérêt qui se rattache à la débutante qui a droit par ses qualités privées, par ses infortunes et par ses talents à un chaud accueil de notre part.

UNE NOUVELLE CANTATRICE. — C'est à regret, mais aussi avec confiance, que nous venons réclamer, aujourd'hui, le patronage du public américain en faveur d'une jeune dame qui, après avoir brillé dans nos plus élégans salons par ses grâces, son esprit, ses talens, se trouve maintenant contrainte à se hasarder dans la difficile et laborieuse voie de la vie artistique. Cette nouvelle artiste est Mad. Arnoult; nous n'hésitons pas à la nommer, car, en entrant dans une carrière si contraire à sa position sociale, à ses habitudes, à ses espérances, elle fait acte d'un courageux dévouement, et comme épouse, et comme mère. Qu'elle se rassure d'ailleurs, elle va faire appel aux sympathies d'un public qui sait respecter les honorables infortunes et admirer les nobles courages, comme il sait apprécier et applaudir les grands talens.

Comme artiste, Mad. Arnoult remplira toutes les promesses que nous ne craignons pas de faire en son nom; dès son début, elle prendra rang parmi les plus brillantes cantatrices qui se soient produites aux Etats-Unis. Les triomphes que lui ont valu, dans nos salons, devant le piano, l'habileté de son jeu, la beauté et la science de sa voix, ne peuvent manquer de l'accompagner dans les salles de concert qui offriront un plus large cadre au développement de sa puissance musicale.

Mad. Arnoult part demain pour le Canada, accompagnée par Mr. et Mme Cassella. Notre gracieuse et timide débutante a choisi le Canada pour y faire ses premiers pas dans sa nouvelle carrière, parce qu'il lui semble qu'elle sera plus à

Paise au sein d'une population toute française. Les Canadiens, nous en sommes assurés, répondront à son appel, et ils nous la rendront bientôt, aguerrie par leurs braves, chargés de leurs couronnes. — *Courrier des Etats-Unis*.

Voici maintenant comment s'exprime l'*Albion* de New-York sur M. et Mad.

Arnoult.

“ Nous prenons, dit-il, la liberté d'annoncer à nos lecteurs du Canada qu'une compagnie de personnes de New-York douées d'un talent musical de premier ordre, sont sur leur route pour Montréal et Québec, et peut-être pour les principales villes du Haut-Canada. Elle consiste en Mad. Arnoult, l'épouse du Dr. Arnoult, depuis plusieurs années médecin pratiquant à New-York, et de Signor Casella, le violoncelle par excellence, et sa femme, qui doit assister les deux autres artistes sur le piano. Le trio composé de personnes d'une très grande habileté ne pourra manquer d'être très attrayant. Nous avons déjà eu occasion de donner les plus grands éloges au SIGNOR CASELLA, et l'ayant entendu depuis nous pouvons renouveler nos éloges avec vérité.

“ Mad. Arnoult nous inspire par dessus tout un profond intérêt; elle est la femme de l'homme à la fois le plus aimable et le plus honorable, et elle abandonne Paise et la retraite de la vie privée en faveur de son époux. Le Dr. Arnoult apporte des fonds considérables en ce pays dont il investit la plus grande partie dans la ville de Nouvelle Metz, (Ohio). Il n'est pas nécessaire que nous disions à nos lecteurs les désastres qui ont suivi cette application de fonds. Son désir maintenant est de retourner en France, mais refusant de quitter ce pays dans son état d'embaras, et ne voulant point sacrifier sa propriété de l'Ohio, sa femme au moyen de son si beau talent de vocaliste veut courageusement l'entreprendre. Son intention est de débiter, en premier lieu, devant le public de Montréal, et nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour lui obtenir la sympathie et lui assurer le succès qu'elle mérite si hautement.

“ Sa voix est un brillant soprano plein de puissance et de douceur; elle est une forte musicienne, et son exécution sent la meilleure école, est des plus attrayantes et des plus délectables.” *L'Aurore* rend compte comme suit de son second début.

CONCERT :— Mad. Arnoult, la brillante vocaliste et sa belle compagnie musicale, sont reparues lundi soir devant une chambrée tant soit peu plus considérable que le premier soir, mais pour faire fureur comme la première fois. Mad. Arnoult qui était aguerrie dans la première épreuve, a fait voir ce qu'elle pouvait faire quand elle avait tout son à-plomb et que rien ne venait arrêter les efforts de ce magnifique gosier, qui produisit tant d'effet encore le dernier soir. Le Signor et la Signora Casella, chacun dans leur partie, firent aussi preuve d'un talent qui n'a jamais été surpassé par personne à Montréal. On a appelé le Signor Casella le Paganini du violoncelle au sortir du concert.

Nous laissons maintenant à nos compatriotes de Québec à donner la bienvenue à nos trois délicieux artistes qui, nous en sommes sûr, n'auront pas moins à se louer de leur réception dans la vieille capitale du Canada que de celle qu'ils ont reçue dans notre brillante cité de Montréal où tout ce qu'il y avait de joli monde et de belle société les a accueillis suivant les titres qu'ils avaient à la considération et aux sympathies des premières classes de la population de toutes les origines.

Monsieur le Rédacteur,

Si vous croyez que l'anecdote suivante mérite de figurer dans les colonnes de votre intéressant Fantastique, veuillez bien l'insérer.

UN ABONNÉ.

Lors de dernières élections générales, deux candidats se présentaient dans



comté de... il y avait foule aux Hustings au jour de cette élection : à midi la cloche de son son argentin annonce qu'avant de prendre la nourriture la Créature doit la demander à celui qui nous la donne si libéralement. Mr. T....., l'un des candidats, se lève et dit à la multitude : Messieurs, il faut dire l'*Angelus*. Et lui aussitôt de commencer et tout le monde de répondre. Mr. G..., l'autre candidat, était alors occupé à parler avec quelqu'un. Au bruissement sourd de voix parlant à demi-bas il tressaillit ; il se retourne et que voit-il ? Tout le monde chapeau bas, récitant une prière. Bien loin de se joindre à eux, il garde son chapeau sur sa tête et ne paraît pas faire grand cas de cet acte de dévotion, d'ailleurs pour lui fort étrange. L'*Angelus* dit, M. T. qui peut être avait donné plus d'attention aux faits et gestes de son antagoniste qu'aux mots qu'il avait prononcés ; s'adressant aux Electeurs, leur dit : Après ce que vous venez de voir faire à Mr. G. voudrez-vous lui accorder vos suffrages ? Qui de vous oserait lui confier le soin de défendre en Parlement notre sainte religion ? Il vous a donné tout à l'heure un échantillon du respect qu'il lui porte ?" L'apologue de Démosthène ne produisit pas plus d'effet sur l'esprit des Athéniens que cette allocution n'en produisit sur l'esprit des électeurs. Il n'y eut de la journée que les plus chauds partisans de Mr. G. qui votèrent en sa faveur.

# Grand Concert

*Vocal et Instrumental*

MADAME ARNOULT

SIGNORA CASELLA

SIGNOR CASELLA

AURONT l'honneur de donner un grand Concert Vocal et Instrumental

À l'Hotel de PAYNE,

# LUNDI

Le 23 COURANT.

Prix d'Entrée : UNE PIASTRE. On peut se procurer des cartes au comptoir de l'hôtel et à la porte le soir du concert.

• Pour autres détails voir le Programme.

Les portes seront ouvertes à SEPT heures et demie, le concert commencera à 8 heures.